



Photographie de *Phèdre* au TGP © Anne Nordmann

Phèdre relookée

Christophe Rauck / Magali Mougel

Éternelle Phèdre. Deux versions de la même histoire. L'une de Racine et l'autre en écriture au plateau. Entre le solide talent de Christophe Rauck et la collaboration entamée par Magali Mougel et la jeune compagnie du Kali d'Or flotte la même question : comment faire du neuf avec du vieux ?

Par Eric Demey publié le 12 mars 2014

Éternelle Phèdre. Certes éternelle, mais qui pose à chaque fois la même question. Pourquoi revisiter une histoire, un personnage, une figure déjà maintes et maintes fois explorés ? Pour Christophe Rauck, une réponse s'impose d'emblée : « les œuvres du répertoire français me fascinent ». Pour celui qui avait travaillé avec succès la mouvante langue de Marivaux l'année dernière ([reprise à la fin de cette saison au TGP](#)), l'objectif s'annonce ici de « de mener plus loin cette recherche dans la forme la plus classique de son écriture : l'alexandrin ». Pour Magali Mougel, l'auteure d'*À la nuit où j'ai tremblé*, sa pièce « se veut être une tragédie contemporaine, qui se saisit de cet entre-deux qu'est celui du bordel et de la famille ». Tandis que Nicolas Orlando, cofondateur de la compagnie du [Kali d'Or](#) et metteur en scène du projet précise que son « envie première était de réunir un groupe d'artistes autour d'un thème de départ, celui des relations amoureuses, et de convier Magali Mougel à écrire à partir de nos propositions scéniques ».

Du théâtre de texte donc, d'un côté, avec un metteur en scène confirmé, tout frais directeur du Théâtre du Nord, qui affirme régulièrement concevoir ses mises en scène de manière à se mettre au service du théâtre, et non le contraire. De l'autre, une troupe se produisant au [Théâtre de la Cité Internationale](#) à l'occasion de la première édition du [festival JT 14](#), qui emprunte les chemins en vogue de la création collective et de l'écriture de plateau

avec une jeune auteure aux textes pleins de chair et de cruauté. A priori, tout oppose ces théâtres, une génération en tout cas, et des approches de l'art dramatique qu'on a tendance à opposer. Résultat, sur un plateau.

[Le Phèdre de Christophe Rauck](#) démontre que le travail de répertoire n'a rien de ringard. Ainsi, si l'alexandrin racinien n'est ici jamais altéré, il s'insère avec naturel dans le flot rapide et spontané des passions que déclenche l'amour de Phèdre pour Hippolyte. Hommage au travail des comédiens et à la direction d'acteurs, la langue classique qui peut souvent paraître si abstraite et codifiée prend dans leur bouche, encore plus après le retour de Thésée, un caractère rudement charnel et concret. La tragédie, aussi, se teinte de comédie quand Olivier Werner surgit des enfers souterrains où la rumeur l'avait envoyé, casqué d'une tête de Minotaure et cuirassé à outrance (une cuirasse ferrailleuse aux bruits de cymbales qui pèse une quarantaine de kilos...). C'est ce même mâle un peu bourrin qui s'adressera à Neptune à travers l'eau de sa baignoire (ou de la mer ?). Face à lui, Cécile Garcia-Fogiel voyage entre le pathos, que fait peser sur Phèdre sa malédiction, et le drôle de jeu que mène celle qui doit sans cesse composer dans le mensonge et la dissimulation. Mi-cougar égarée, mi-enfant gâté. Remarquable, Pierre-François Garel dresse face à ces deux adultes corrompus, l'image d'une vertu sensible et digne. Majestueuse et simple, à la lisière des époques et des genres, du réalisme des immenses tapisseries médiévales au drame bourgeois limite vaudeville du petit cabinet de toilette où l'on va chercher ses cachets pour se suicider, la scénographie, jusque dans ses hors-scènes imaginaires fait traverser des mondes, des esthétiques et des siècles. Au final, cette version de *Phèdre* témoigne d'un savoir-faire maîtrisé, de ce que le théâtre peut avoir de jouissif lorsqu'il marche ainsi à l'équilibre sur un fil, parvenant à faire dans l'aujourd'hui sans en avoir l'air. Les passions traversant tous les personnages de *Phèdre* en acquièrent ainsi une vraisemblance et une clarté qui nous rapprochent des personnages tragiques jusqu'à une étonnante proximité.

Bien sûr, *À la Nuit où j'ai tremblé* clame bien davantage sa contemporanéité. « *Une tragédie contemporaine* » annonce Magali Mougel. Réception des spectateurs hors la salle, interaction avec le public au début de cette soirée d'anniversaire surprise d'Hippolyte qui encadrera l'ensemble de l'action, parler quotidien pour commencer une représentation dont on sent dans son caractère instable qu'elle s'est construite au plateau, avant que ne s'installe progressivement la langue originale de Mougel, plus rugueuse et poétique, archaïque parfois dans sa cruauté. Mougel, par ailleurs, invoque Sénèque, et il est évident que cette version revisitée de Phèdre, aussi contemporanéisée soit-elle, s'en réfère davantage à la violence antique qu'au bienséant classique. Le passage d'un parler de plateau à la langue bien plus travaillée de Magali Mougel s'opère un temps avec difficulté. Puis le mélange se fait : si le plateau continue à répondre aux codes de représentation initiaux, la langue de Mougel, elle, colonise petit à petit les échanges. Dans cette représentation d'une soirée ratée, Hippolyte, le fantôme de sa mère – l'amazone Hippolytè humiliée par Thésée –, sa Phèdre belle-mère que le roi prend régulièrement de force, ou encore les frères d'Hippolyte ici présents, tous, tous sont soumis à l'implacable loi patriarcale de ce roi tyran dont la seule présence annihile toute possibilité de plaisir et de liberté. De manière évidente, c'est la domination masculine que Magali Mougel tient dans son viseur avec cette version revisitée de la figure de Phèdre – « *le poids d'une tradition hétéro patriarcale reposant sur l'intimidation des hommes par les femmes* » (sic) écrit-elle – et la mise en scène de Nicolas Orlando pousse l'expérience scénique de leur inédite collaboration de manière tout aussi intéressante et singulière que l'écriture de Magali Mougel se gorge, elle, d'une poésie âpre et imagée. Pour l'un comme pour l'autre, c'est bien ici un style qui se donne à découvrir et à apprécier.

Quoi de neuf donc dans ces versions si différentes de l'histoire de Phèdre ? En commun et au premier plan : un Thésée mâle qui use mal de son pouvoir. C'était l'hybris antique. Il se métamorphose en une risible virilité – souvent pas drôle –, en cette violence masculine qui parfois afflige le monde. Face à Thésée, Hippolyte se teinte de féminité. Phèdre perd de sa culpabilité. La théorie des genres est en marche. Des points communs lient souterrainement ces deux versions aux esthétiques en apparence si différentes. Le théâtre comme miroir de notre monde – cette idée-là n'est pas nouvelle, elle non plus – voilà en somme ce qu'au-delà des querelles esthétiques, le théâtre donne toujours à voir quand la qualité y est.